

Gilles Jobidon, Jean Barbe, Marie-Claire Blais

Julie Sergent

Numéro 119, automne 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37132ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (2005). Compte rendu de [Gilles Jobidon, Jean Barbe, Marie-Claire Blais]. *Lettres québécoises*, (119), 28–29.

Gilles Jobidon, *L'âme frère*, Montréal, VLB, 2005, 126 p., 17,95 \$.

Pourquoi dit-on l'âme sœur ?

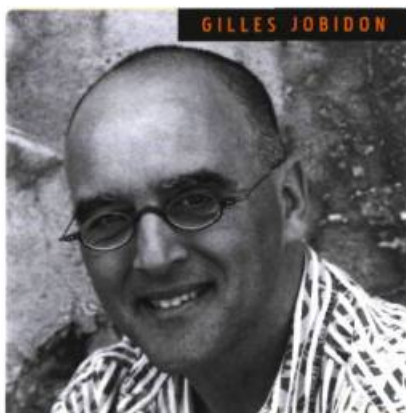
Gilles Jobidon masculinise l'expression et confirme combien magique peut être n'importe quelle rencontre.

S'il fut un temps où les écrivains d'origine québécoise mettaient souvent en scène un en rupture avec la société, la famille, le pays, ce sont surtout les écrivains venus d'ailleurs qui abreuvent désormais notre patrimoine littéraire de récits où l'injustice et la corruption font loi. Renversant cette tendance, Gilles Jobidon nous a montré, dans un récit empreint de pudeur et de finesse — *La route des petits matins* (prix Robert-Cliche 2003) —, le difficile parcours d'un Sino-Vietnamien après la chute de Saïgon. Il nous revient aujourd'hui avec *L'âme frère*, en nous racontant le terrible destin de Jean Fillio, dit Dubois, né sur un bateau parti de Brest en 1672, et qui arrive dans le Nouveau Monde orphelin de mère, pour devenir la cible d'un employeur cruel. La corruption n'a pas plus de frontières que la littérature.

La haine serait facile. En lisant l'un et l'autre livres, on la sent qui nous agace : eh quoi ! ces gardiens du bien qui enferment des innocents et leur font souffrir mille atrocités ! Et pourtant, sans doute est-ce dû à l'écriture très ciselée de Gilles Jobidon autant qu'à son évidente foi en l'âme humaine, c'est l'amour qui triomphe. Et l'on referme *L'âme frère* dans une harmonie renouvelée, convaincu qu'il existe des amours avec des lendemains. Fleur bleue ? Pas le moins du monde. Violent même. Et magnifique. L'écriture y étant découpée au couteau.

Ainsi, des viols subis par le jeune Fillio, on ressent le moindre mouvement, comme si l'on était cette victime s'éveillant à l'horreur de chaque seconde...

Il me semble que plus forts que les miens, ses bras musclés tordent les chevilles de mes jambes, me virent bout pour bout, que je suis pris, impuissant, la face contre ma couche, que mon respir se coupe, épris de mes draps, que mes poumons n'ont plus de souffle, brise aucune, qu'un soc entre en moi, au centre, au fond, au-dedans de mon ventre, qu'il ouvre, qu'il débire, que je ne respire plus, que dément le cheval se pâme, qu'il se cabre, se retient, comblé d'une joie sans limites, que des griffes de bête m'arrachent le dos.



Trouvé coupable d'homosexualité, répudié par son père, honni par son peuple, Fillio parvient à aimer encore, pourtant. Ce sera d'abord un homme, Nicolas d'Aucy, dit Saint-Michel, et de nouveau la condamnation. Et puis, cela semble incroyable, mais il aimera encore, Gilles Jobidon mettant alors en scène une relation qui, ailleurs que dans ce roman, ne tiendrait peut-être pas la route. Mais dans cet éloge à l'amour véritable que constitue *L'âme frère*, que voilà une rencontre formidablement transcendante.

Jean Barbe, *Comment devenir un monstre*, Montréal, Leméac, 2004, 332 p., 29,95 \$.

Grandeur du romanesque et fragilité de la vie

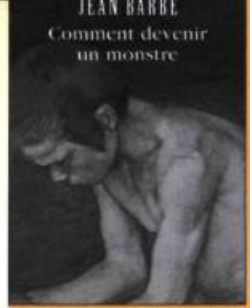
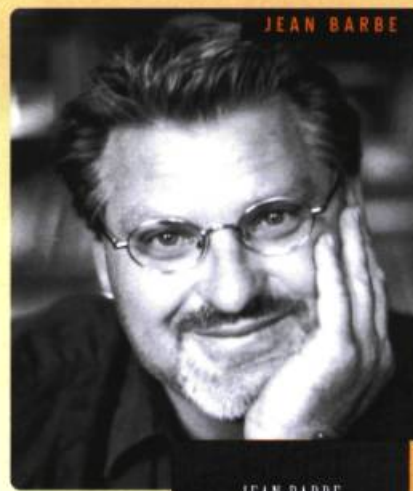
Ou quand Jean Barbe est devenu un écrivain.

Comment un être en vient-il à massacrer ses semblables ? À cette sempiternelle question, il n'est pas de réponse. Que des âmes brisées, des villages anéantis, des corps déchiquetés. Il n'est qu'une « logique de la guerre » : « une logique dont on ne retrouve plus le fil en temps de paix », écrit Jean Barbe dans ce roman qui le fait passer désormais dans le rang des écrivains majeurs, *Comment devenir un monstre* (Prix des libraires du Québec 2005).

Notons, dans le titre, l'absence de point d'interrogation.

C'est que l'on ne saura jamais vraiment pourquoi Viktor Rosh, 36 ans, d'ordinaire doux et aimable, a égorgé un innocent dont le seul crime a été d'être au mauvais endroit, au mauvais moment, et de pleurer, comme s'il eût dû contrôler cet épanchement humain (vous verrez, en l'occurrence, que ç'aurait été bien impossible).

Une brèche s'est ouverte en Rosh, on ne sait trop quand, par où s'est échappé tout ce qui le différenciait de la bête. Et bien qu'il fût resté en apparence



semblable à tout autre, capable de joie, d'amitiés, d'embrassades, il s'est vidé de sa compassion.

En attente de son procès, dans un pays anonyme qui pourrait être l'ex-Yougoslavie, Rosh refuse d'adresser la parole à qui que ce soit. Il ne parle pas à son avocat, maître Cevitjic, à qui la pratique du droit en temps de guerre a de toute façon ôté toute espèce d'illusion, ainsi qu'il en fait la démonstration à l'envoyé — maître Chevalier, qui pourrait être un Don Quichotte québécois — de l'organisme Avocats sans frontières venu l'assister dans la préparation du procès :

Dans un pays comme le vôtre, où on se méfie de la viande rouge, on est très loin de l'idée de la Bête. Mais ici, la Bête, nous la fréquentons sur une base quotidienne. Nous la connaissons bien. Elle nous connaît bien. Et Rosh la connaît. Et si nous avons collectivement décidé que Rosh était la Bête, eh bien, tant pis pour lui. C'est sur lui que ça tombe. La prochaine fois, ça sera un autre.

Maître Chevalier — que Jean Barbe envoie à la guerre un peu comme Tolstoï y a envoyé Bolkonski : parce que sa vie de couple l'ennuyait et ne nourrissait

pas ses aspirations —, n'ayant pas le cynisme de son collègue, va tenter de comprendre qui est Viktor Rosh. Et le roman, qui a tous les droits — et ici toutes les qualités —, se conjuguera dès lors en deux temps parallèles, juxtaposant les recherches de l'avocat et le récit que fera lui-même Rosh de son histoire.

Pourquoi Rosh est-il devenu un monstre ? Les hommes qui ont connu à répétition les champs de bataille de ce pays guerrier s'étonnent à peine. Cela commence par l'occupation militaire du pays, la fuite des employeurs, la famine, et puis un jour un premier innocent est assassiné, et désormais en chaque homme réside le virus du monstre. Et ce virus, parfois, s'active. Mais pourquoi ? Et pourquoi chez lui plutôt qu'un autre ? Il n'y aura pas de réponse.

Au moins, les monstres de la guerre servent-ils à rappeler aux gens qui s'ennuient dans leur havre de paix ce à quoi ils échappent.

« Nous n'avons que l'amour à opposer à l'horreur du monde », dira Chevalier en rentrant auprès de femme et enfants. Conclusion un peu terne. Mais comment conclure autrement...

Marie-Claire Blais, *Augustino et le cœur de la destruction*, Montréal, Boréal, 2005, 302 p., 25,95 \$.

Condition humaine, œuvre ouverte

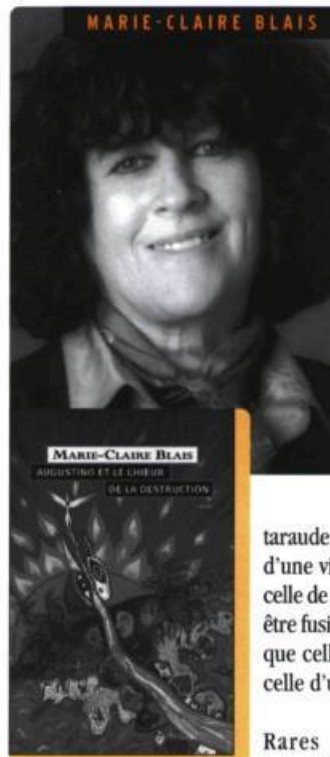
C'est la fin de l'immense trilogie de Marie-Claire Blais. Mais n'est-ce pas une œuvre qui ne finira jamais ?

Augustino, qui donne son nom au roman, a 16 ans. Il est le petit-fils d'Esther, que tous appellent Mère, et dont on fête ce soir-là, dans une île du golfe du Mexique, le quatre-vingtième anniversaire de naissance. Mère a beaucoup d'affection pour Augustino, qui veut être écrivain afin de décrire ce qu'il nomme le « cœur invisible de la destruction » : bastions de missiles cachés dans l'eau, le ciel et la lumière tout autour de leur île. Mais c'est bien Marie-Claire Blais qui s'attelle à la tâche, faisant de son *Augustino et le cœur de la destruction* le récit d'un havre que viennent constamment surprendre les horreurs et tragédies de l'existence.

Au centre de ce tableau, telle une tache de couleur parfaite, longuement patinée, est Mère, dont on retrace l'histoire, le cœur, la survivance, tout ça par vagues, comme nous y a habitués Marie-Claire Blais depuis le début de la trilogie.

Ainsi la lecture surfe pendant quelques pages avec Mère et soudain se fait happer par un courant qui égrènera quelques traits d'un autre personnage, puis d'un autre, d'un autre encore. Comme si l'on devenait la brise folle voyageant entre Mère, les membres de sa famille, ses amis, des inconnus, leurs pensées, leurs craintes, le monde entier.

Cela commence dans les environs du saloon Porte du Baiser, là où s'entête à danser Ashley, alias Petites Cendres, travesti essayant le mépris de tous, et n'ayant que



son amour de Dieu pour le reposer de la vilénie des hommes. Puis un deuxième personnage se fraye un chemin dans la galerie, dès la page suivante, qui n'a guère mieux à en dire, des hommes, lui qui a failli être assassiné par l'ami de sa mère; et d'ailleurs elle-même n'est pas mieux, pense Lazaro de sa mère qui a abandonné la religion islamiste « afin de montrer son visage et de conduire une voiture ». Mère entre en scène, alors, tout occupée à se demander si à près de quatre-vingts ans elle a réussi sa vie. Et désormais, surfant d'un personnage à l'autre, nous voilà nous-mêmes à l'affût d'une réponse ferme à cette question qui taraude Mère. Comment donc déterminer la valeur d'une vie ? Celle de Marie Curie vaut-elle plus que celle de la jeune anarchiste qui a tiré sur Lénine pour être fusillée à son tour ? Celle de Chateaubriand plus que celle de Whitman ? Celle d'un junkie plus que celle d'un étudiant ?

Rares sont les romans qui invitent aussi naturellement le lecteur à la divagation, à quitter l'imaginaire de Marie-Claire Blais pour le sien propre, à déambuler dans sa mémoire personnelle, quitte à perdre ici et là quelques phrases, comme si l'on était en pleine expérience méditative, les pensées se succédant dans notre conscience puis s'évanouissant. Jusqu'à ce qu'émerge un sens. Ceci peut-être :

Serait-il demain, lui, Augustino, avec son intelligence, son savoir, le premier de cette classe d'élite des deux mille étudiants du xxi^e siècle, cela aurait-il un sens, si ce siècle était destiné à une fin escarpée, décidée par la projection de ces missiles que tous refusaient de voir ? [...] médecin ou poète, Augustino ne pouvait concevoir l'avenir sans sa grand-mère, sans elle, ne serait-ce pas comme marcher dans la touffeur d'orage d'une jungle inconnue ?

Et chacun trouvera bien, de ce grand roman, ce qui se rapproche de l'essentiel.